

Des bobines et des hommes

France

Réalisation : Charlotte Pouch

Production et distribution : Rouge international, 2016

67 min

Pendant l'été 2014, lorsque Charlotte Pouch vient poser sa caméra à l'intérieur de l'usine textile Bel Maille de Riorges, on y tourne une fiction, *La Fille du patron* d'Olivier Loustau. Au-delà de la proximité thématique entre les films de Pouch et Loustau – chacun y montre une usine en difficulté financière – et de la superposition commode entre réel et fiction, ce prologue de *Des bobines et des hommes* laisse surtout subrepticement entrevoir un même rapport au savoir-faire. Que ce soit sur le plateau de tournage ou au sein de l'usine, chacun est détenteur de compétences particulières, qui permettront en dernier lieu de donner naissance à une fabrication dépassant la somme de tous ces talents.

Car, malgré la présence de nombreuses machines à tisser dans l'usine, le savoir-faire des ouvriers du textile n'a absolument pas été amputé, et requiert même de développer de nouvelles compétences. Du contrôle qualité au réglage des machines, qui fait appel à un véritable art d'horloger (permettant notamment la reconversion d'un ancien mécanicien), jusqu'à l'archivage des tissus, surprenante mémoire du lieu, l'usine est tout sauf un lieu déshumanisé. Elle a également une histoire, de sa création par la famille Bel en 1956, jusqu'à cet incendie ayant ravagé l'atelier dans les années 1990, et qui a donné l'occasion aux ouvriers de reconstruire eux-mêmes en grande partie leur usine. Charlotte Pouch donne ici à voir toute la vitalité d'un lieu de travail animé et pleinement investi par ceux qui le font tourner.

Mais alors, justement, qu'est-ce qui ne tourne pas rond ici ? Pourquoi la production est-elle au ralenti ? Les ouvriers sont d'abord bien en peine de répondre à ces questions, et émettent des hypothèses sur l'incompétence et/ou la mauvaise gestion du dirigeant de l'entreprise, Stéphane Ziegler, depuis sa reprise en 2009. Car l'usine Bel Maille se trouve être en redressement judiciaire, et doit faire face à l'éventualité de plus en plus certaine d'un rachat, sans garantie de pouvoir conserver tous ses salariés. Face à cette lente déshérence, Charlotte Pouch oppose progressivement la concrétude du discours et des savoir-faire des employés au langage évanescent de Ziegler, afin de signifier l'impossibilité de communication et le manque de confiance entre ces deux pôles. Et ce, notamment, à travers une formule emblématique, répétée comme un mantra vide de sens par le chef d'entreprise, sur l'importance de « maintenir la pérennité du savoir-faire dans son ancrage local ». Une sorte de vœu pieu qui restera malheureusement lettre morte.

Cette vacuité du langage, annonciatrice de la désertion du patron – non sans avoir siphonné la trésorerie au passage – et de la liquidation de l'entreprise, restera le point aveugle de tout le film, comme un trou noir entraînant le récit et les ouvriers vers un progressif

abandon. Du mouvement des machines et des ouvriers ne reste plus que la stagnation de la production, plongeant l'usine dans un silence symbolisé par les conversations chuchotantes que la réalisatrice entretient avec Nadine, la touchante secrétaire de l'entreprise. Des quelques figures ouvrières singularisées par le récit – notamment Driss, courageux syndicaliste – émerge une certaine impossibilité de formuler la colère et de la transformer en mise en action d'une force de résistance ou de révolte. Comme neutralisés par le discours sédatif de Ziegler, qui n'aura eu de cesse de s'en servir comme écran de fumée pour éviter d'avoir à justifier son action.

A l'échelle globale du film, *Des bobines et des hommes* raconte l'impuissance de la justice et de la force de travail à combattre l'inertie des pouvoirs financiers, que ce soit à travers un entrepreneur véreux ou un projet de reprise qui scinde les effectifs en deux. Car l'usine finira effectivement par fermer en octobre 2014, après une procédure fulgurante, quelques semaines à peine après le lancement d'appel d'offres pour reprendre l'entreprise. La mémoire du lieu sera alors dispersée dans l'oubli par les ouvriers eux-mêmes, transformés par l'amertume en liquidateurs de leur propre usine, dans une séquence où ils mettent les derniers matériaux textiles au feu. De cet immense gâchis ne subsistent *in fine* que les images du film d'Olivier Loustau, lors d'une projection spécialement organisée pour les salariés de Bel Maille, et bien sûr, celles du regard plein d'attendrissement de Charlotte Pouch. Ce qui reste, malgré toutes les qualités évidentes de ce documentaire, un amer lot de consolation.

Julien Marsa

Extrait d'Images documentaires n°88/89 (2017)

Ne peut être reproduit sans l'autorisation de la revue